

Le bunker du Sacré-Coeur

Novembre - décembre 1944

Quand vous entrez à l'Eglise du Sacré-Coeur par le côté droit donnant sur la rue, vous trouvez sur votre droite les 2 larges escaliers qui descendaient en plusieurs paliers au «bunker» du Sacré-Coeur, (alors Herz Jesus Kirche (?). Curieusement, aucun texte précis n'est paru à ce jour, à son sujet.

Et pourtant, il fut d'octobre 1944 à janvier/février 1945, un très important lieu de refuge pour les Sarregueminois de la rive droite de la Sarre. Il était constitué de 3 couloirs principaux dont une partie se trouvait encore étayée par des poteaux en bois et des planches. Une salle spéciale abritait la ventilation et le chauffage ; un groupe de réfugié en assurait le fonctionnement.

L'intérieur de l'église du Sacré-Coeur en 1944

Tout le long des couloirs avaient été installées, fixées au mur, des planchettes de 30/35 cm environ de large, et qui constituaient le seul support pour s'asseoir ou se coucher ; donc, très peu confortables. Le sol en ciment, sec dans certains couloirs, était couvert de 5 à 7 cm d'eau, des planches et des madriers permettaient aux occupants de se déplacer. L'éclairage : une lampe de 25 mètres laissait l'ensemble dans la pénombre. Le soir et la nuit, par économie sans doute, la lumière était réduite. Les travaux de construction du bunker n'étaient pas terminés, ce n'était pas un luxe, mais on pouvait y vivre. L'eau à boire était très limitée, un mince filet d'eau s'écoulait au fond d'une galerie non encore terminée. On la recueillait précieusement, pour la préparation des biberons et pour se laver la figure.



Tant que le front restait lointain et le bruit des canons réduit, les plus courageux essayaient de regagner leur maison, pour en rapporter victuailles, eau et linge.

Mais cela ne dura pas, le front se rapprochait, des obus commençaient à tomber, et des balles à siffler. Frédéric Gaestel, ingénieur de la ville, obtint du Burgermeister Foulé, l'autorisation de prélever au camp de prisonniers russes repliés, de la caserne Gentil, deux grands cuiseurs, que nous, avons transporté de nuit ; (et je crois que c'est le dernier papier signé de Foulé à Sarreguemines. Je le remettrai aux Archives, un jour). Nous sommes tombés aussi sur un stock de pommes de terre important abandonné là, et que nous avons déménagé avec joie.

Je dois dire que j'ai rencontré ces jours là, des volontaires sarregueminois, mais aussi de passage (ancien STO par ex.) qui ont fait un travail admirable, car se promener, sous les bombardements, avec des vaches au bout d'une corde, n'était pas chose simple !

Nous trouvions des vaches abandonnées qui paissaient, par exemple autour du Temple protestant, ou devant la ferme Graffenstein, près d'Enchenberg. Une équipe à nous, allait à pied, les chercher de nuit et les ramenait la corde au cou.

L'approvisionnement en eau constituait une opération pleine d'aléas ; nous allions la puiser, de nuit, dans la Lembach, du côté du château Utschneider. Il en faut des bidons (de lait) pour remplir 2 grands cuiseurs d'un mètre environ de diamètre !

Oui, on en rit aujourd'hui. Et ces pauvres vaches, il fallait les tirer, les découper, en carrés de 2 x 2 cm environ, cela se faisait toujours par la même équipe, dans les baraques en bois laissées par l'entrepreneur entre les 2 escaliers. Nous étions 25, dont 4 femmes, j'en ai depuis rencontrés très peu, et serais heureux de les revoir. Les petits cubes de vaches avec sel et eau étaient cuits dans nos deux bacs. Tout cela donnait une bonne soupe, qui au fond des galeries était appréciée. C'est long deux mois, et j'ai vu pleurer des hommes qui refusaient de sortir du bunker. Oui on pouvait mourir pour fabriquer et porter de la soupe !

Et pour finir, racontons la dernière visite que nous avons eue dans un notre soupente à charbon de l'église du Sacré-Cœur, où nous nous étions réfugiés.

Nous étions une vingtaine autour de nos fourneaux, plusieurs S.T.O. en fuite s'étaient cachés dans un compartiment à charbon de l'Eglise. Un jeune officier allemand, revolver au poing, enfonça la porte de notre réduit, et descendit l'escalier qui aboutissait à nos marmites. Il est suivi de six soldats, mitraillettes au poing. Je m'avance. Il me demande ce que l'on fait là : de la soupe... Emmenez-nous dans le clocher... L'église n'a pas de clocher... Suivez-nous. Je monte avec lui et ses hommes. A la sortie, il montre les portes de la sacristie. « Haben Sie den Schlüssel ? Nein » . Un geste, quatre de ses hommes empoignent un madrier en bois qui traînait là, en enfoncent les portes. L'officier s'avance, jette un coup d'œil à l'intérieur et fait signe à ses hommes d'entrer. « Also, Kinder man nimmt die Kerzen », ils étaient déjà debout devant les rayons vides des armoires où ne se trouvaient vraiment plus que des bouts de chandelle. Ils repassent devant nous, heureux de leur trouvaille, qui leur permettra, sans doute, de se chauffer un peu ou de chauffer leur soupe !

Ce sont les derniers soldats allemands libres que j'ai vu, les autres, beaucoup de très jeunes, étaient morts dans les champs de mines de Guiderkirch ou dans les fossés de la route du Legeret, à l'entrée de Bitche, mêlés aussi aux soldats américains déchiquetés comme eux par les mines..

Avant de fermer la porte de la sacristie, je jette un coup d'œil à l'intérieur de l'église. La nef de droite est complètement détruite, avec un trou béant. Et le pauvre St Joseph qui veille, encore debout sur un amas de chaises brisées, a été à demi scalpé par un éclat d'obus.

Mais aujourd'hui notre St Joseph est toujours là, tout neuf, qui veille encore sur nous. C'est rassurant !